

Carnaval/Cannibal

RESUMÉ

Dans ce sens, on peut même dire que l'hégémonie met fin à la domination (La domination se caractérise par la relation maître / esclave - qui est encore une relation duelle, avec un potentiel d'aliénation, de rapports de force et de conflits). Nous intériorisons l'Ordre mondial et son dispositif opérationnel, dont nous sommes les otages bien plus que les esclaves. Le consensus, volontaire ou involontaire, s'est substitué à la bonne vieille servitude. Si la domination passait par un système autoritaire de valeurs positives, l'hégémonie contemporaine passe au contraire par une liquidation symbolique de toutes les valeurs. Dans cette confusion vient s'abîmer la domination elle-même. Toutes les significations viennent s'abolir dans leur propre signe et la profusion des signes parodie une réalité désormais introuvable. C'est ce que j'appellerais la "carnavalisation", et toute cette mascarade occidentale repose sur la cannibalisation de la réalité par les signes.

RESUMO

A hegemonia acaba com a dominação (caracterizada pela relação senhor/escravo que é ainda uma relação dual, com um potencial de alienação, de relações de força e de conflitos). Nós interiorizamos a ordem mundial e seu dispositivo operacional, dos quais somos todos reféns bem mais que escravos. O consenso, voluntário ou involuntário, substituiu a boa e velha servidão. Se a dominação passava por um sistema autoritário de valores positivos, a hegemonia contemporânea passa, ao contrário, por uma liquidação simbólica de todos os valores. Nessa confusão vem afundar-se a própria dominação. Todas as significações vêm se abolir no seu próprio signo e a profusão de signos parodia uma realidade que doravante não pode ser encontrada. É o que eu chamaria de carnavalização, e toda essa farsa ocidental repousa na canibalização da realidade pelos signos.

MOTS-CLÉ (PALAVRAS-CHAVE)

- Hégémonie (*hegemonia*)
- Domination (*dominação*)
- Carnavalisation (*carnavalização*)

Jean Baudrillard

França

POUR SAISIR LE JEU de la mondialisation et de l'antagonisme mondial, il faut distinguer entre la domination et l'hégémonie.

On peut dire que l'hégémonie est le stade suprême de la domination, et en même temps sa phase terminale.

La domination se caractérise par la relation maître / esclave - qui est encore une relation duelle, avec un potentiel d'aliénation, de rapports de force et de conflits. C'est une histoire violente d'oppression et de libération. Il y a des dominants et des dominés - c'est encore une relation symbolique. Tout change avec l'émancipation de l'esclave et l'intériorisation du maître par l'esclave émancipé. Là commence l'hégémonie, dans cette disparition de la domination duelle, personnelle, conflictuelle, au profit d'une réalité intégrale - celle des réseaux, du virtuel et d'un échange intégral, où il n'y a plus ni dominants ni dominés.

Dans ce sens, on peut même dire que l'hégémonie met fin à la domination. Nous intériorisons l'Ordre mondial et son dispositif opérationnel, dont nous sommes les otages bien plus que les esclaves. Le consensus, volontaire ou involontaire, s'est substitué à la bonne vieille servitude.

Si la domination passait par un système autoritaire de valeurs positives, l'hégémonie contemporaine passe au contraire par une liquidation symbolique de toutes les valeurs. Dans cette confusion vient s'abîmer la domination elle-même. Le pouvoir n'y est plus que la parodie des signes du pouvoir - la guerre n'est plus que la parodie des signes de la guerre. Toutes les significations viennent s'abolir dans leur propre signe et la profusion des signes parodie une réalité désormais introuvable. C'est ce que j'appellerais la «carnavalisation», et toute cette mascarade occidentale repose sur la cannibalisation de la réalité par les signes.

Mais ce qui est aboli du même coup, dévorée par les signes et les simulacres, c'est toute la négativité critique, tout le travail du négatif. Dans le contexte de l'hégémonie, tout le travail historique de la pensée

critique, du rapport de forces face à l'oppression, de la subjectivité radicale face à l'aliénation, tout cela est (virtuellement) révolu. Tout simplement parce que cette nouvelle configuration hégémonique (qui n'est plus du tout celle du capital) a, selon les méandres de la raison cynique, ou selon la ruse de l'histoire, absorbé le négatif lui-même, comme facteur de relance.

Dans une sorte de gigantesque syndrome de Stockholm, les aliénés, les opprimés, les colonisés épousent la forme du système dont ils sont les otages. Ils sont désormais «annexés», au sens littéral : prisonniers du «nexus», du réseau, de tous les réseaux, connectés pour le meilleur et pour le pire.

Désormais la puissance peut s'afficher avec une positivité, une bonne conscience et une évidence totales. Elle se fait mondiale et sans appel. Mais les jeux ne sont pas faits. Car la négativité ainsi expurgée ressurgit comme force antagoniste de l'intérieur, comme ironie, dérision, auto-liquidation interne à la puissance. Car si l'esclave intériorise le maître, la puissance elle aussi intériorise ce qui la détruit. Elle intériorise l'esclave qui la nie, et elle se nie elle-même. C'est ainsi que l'esclave dévore et cannibalise le Maître de l'intérieur. Il y a une justice de la réversibilité.

En même temps que la puissance absorbe le négatif, elle est dévorée par ce qu'elle absorbe. Cette distinction entre domination et hégémonie est essentielle, car elle détermine les modes d'affrontement à l'une et à l'autre. On ne répond pas à l'hégémonie comme à la domination. Il ne faut pas se tromper de stratégie.

Ainsi l'hégémonie est à la fois une forme métastable, puisqu'elle a absorbé le négatif - mais par là même, sans possibilité d'équilibre dialectique, donc infiniment fragile. Sa victoire n'est donc qu'apparente, et cette positivité intégrale annonce sa propre dissolution. C'est donc le crépuscule de la pensée critique, mais c'est aussi l'agonie de la puissance.

Vérité amère: que la radicalité n'est plus du côté de l'intelligence critique. Cel-

le-ci n'est plus à la mesure du collapse de la réalité et du passage à la réalité intégrale. La vérité, c'est-à-dire l'inhumanité de cette situation, ne peut plus être démasquée que de l'intérieur, par les agents, volontaires ou involontaires, de cette malversation du réel. Seul le mal peut encore dire le mal - le mal est ventriloque. L'intelligence critique, elle, ne peut plus que sauter par-dessus son ombre.

Elle n'est plus du tout celle des Lumières et de la modernité, qui avait son objet et son énergie propre. Elle n'est plus actuelle, parce que nous ne sommes plus dans une situation «critique», celle d'une domination historique du capital. Nous sommes entrés dans la forme hégémonique d'une réalité intégrale, d'une puissance mondiale en circuit intégré, dont la pensée négative est elle-même captive. . . Ce qui en reste aujourd'hui n'est plus que l'épiphénomène d'un monde où il ne reste plus rien à analyser dans l'espoir de le subvertir.

Après la servitude volontaire, qui était le ressort secret de l'exercice de la domination, il faudrait plutôt parler aujourd'hui de complicité involontaire, de consensus et de collusion avec l'ordre global de tout ce qui semble s'y opposer.

Ce qui prend la place du travail du négatif c'est un processus catastrophique. A son point d'accomplissement définitif le système devient incapable de se dépasser vers le haut, et il entame un processus de dissolution (il passe de l'Aufhebung comme dépassement à l'Aufhebung comme liquidation). Il engendre sa propre négation par des effets de réversibilité souvent ironiques.

On pourrait dire au fond qu'il se cannibalise. Il entre en quelque sorte dans une stratégie fatale de développement et de croissance. Il ne peut empêcher son destin de s'accomplir intégralement, et par là même d'être précipité, à travers les mécanismes ostensibles de sa reproduction, dans une sorte d'autodestruction.

C'est ainsi que si la négativité se dissout au cœur du système, la puissance elle-même se saborde au terme de son accom-

plissement - et au travail du négatif succède un immense travail de deuil.

On peut même faire son deuil du capital et du capitalisme. N'est-il pas arrivé au point de détruire ses propres conditions d'existence ? Peut-on encore parler de «marché» et partant d'une économie classique ? Dans sa définition historique, le capital présidait à la multiplication des échanges sous le signe de la valeur. Le marché obéit à la loi de la valeur et de l'équivalence. Et les crises du capital sont toujours susceptibles d'être résolues par une régulation de la valeur.

Ce n'est plus vrai des flux financiers et d'une spéculation internationale qui déborde de loin les lois du marché. Peut-on encore parler de capital quand on a affaire à une stratégie exponentielle qui pousse le capital au-delà de ses limites, dans un vertige des échanges où il perd son essence même et se disperse dans une circulation effrénée qui met fin à proprement parler au concept même d'échange ?

L'échange, ayant perdu son principe rationnel, celui de la valeur, se fait intégral, tout comme la réalité, ayant perdu son principe de réalité, devient la réalité intégrale.

C'est peut-être là la destination fatale du capital que d'aller au terme de l'échange - vers une consommation totale de la réalité. Nous sommes en tous cas voués à cet échange généralisé, à cette frénésie de communication et d'information, qui est le signe même de l'hégémonie.

La dimension de l'hégémonie est différente de celle du capital, différente de celle du pouvoir dans sa définition strictement politique. Il ne s'agit plus d'une puissance politique liée à une histoire et à la forme de la représentation. La représentation elle-même a perdu son principe et l'illusion démocratique est totale. non pas tellement par la violation des droits que par la simulation des valeurs et la déréalisation de toute réalité.

Toujours la mascarade, tout le monde pris au piège des signes du pouvoir et

communiant dans le fonctionnement truqué de la scène politique.

Ainsi le passage de la domination à l'hégémonie est marqué par un triple saut périlleux - par un triple sacrifice.

- Le capital se surpasse et se retourne contre lui-même dans le sacrifice de la valeur.

- Le pouvoir se retourne contre lui-même dans le sacrifice de la représentation.

- Le système tout entier se retourne contre lui-même dans le sacrifice de la réalité.

Tous les trois sautent par-dessus leur ombre.

L'ombre du capital, c'est la valeur. L'ombre du pouvoir, c'est la représentation. L'ombre du système, c'est la réalité. Ils passent respectivement au-delà de tout cela, de la Valeur, de la Représentation, de la Réalité - dans un hyperespace qui n'est plus ni économique, ni politique, ni réel, mais qui est celui de la sphère hégémonique.

Le capital est à la fois la réalisation intégrale de la Valeur et sa liquidation.

Le Pouvoir est désormais la forme achevée de la représentation : il ne représente plus que lui-même.

Le Système est la version intégrale du Réel, et en même temps sa liquidation, par le Virtuel.

Telle est la forme hégémonique.

A partir de là, le système fonctionne exponentiellement :

- non plus à partir de la valeur, mais à partir de la liquidation de la valeur

- non plus par la représentation, mais à partir de la liquidation de la représentation

- non plus à partir de la réalité, mais à partir de la liquidation de la réalité.

Tout ce au nom de quoi s'est exercée la domination est résilié, sacrifié, ce qui devrait logiquement entraîner la fin de la domination. C'est bien le cas en effet, mais au profit de l'hégémonie.

Le système n'a cure de la loi, il joue la dérégulation dans tous les domaines. Dérégulation de la valeur dans la spéculation.

Dérégulation de la représentation dans les diverses formes de manipulation et de réseaux parallèles.

Dérégulation de la réalité par l'in-

formation, par les media et la réalité virtuelle.

A partir de là : immunité totale - on ne peut plus faire échec au système au nom de ses propres principes, puisqu'il les a abolis. Fin de toute négativité critique. Solde de tout compte et de toute histoire. Règne de l'hégémonie.

Par contre, n'étant plus régulé par la représentation, ni par son propre concept, ni par l'image de lui-même, le système succombe à la tentation finale, il devient hypersensible à ses propres conditions finales, et il se précipite de lui-même au-delà de sa fin, selon la baisse tendancielle inexorable du taux de réalité.

De toutes ces formes d'auto-dénégation, la plus grave - non plus seulement économique ou politique, mais métaphysique, c'est la dénégation de la réalité. Cette immense entreprise de dissuasion de tout référentiel historique, cette stratégie de discrédit, de désinvestissement du réel qui, sous forme de parodie, de dérision, de mascarade, devient un principe même de gouvernement.

La nouvelle stratégie - et c'est véritablement une mutation - est celle de l'autodafé des valeurs, de tout le système de valeurs, du désaveu de soi, de l'indifférenciation, du reniement et de la nullité comme mot d'ordre triomphant.

La Mascarade Occidentale

Avec l'élection d'Arnold Schwarzenegger au poste de gouverneur de Californie, nous sommes en pleine mascarade, là où la politique n'est plus qu'un jeu d'idoles, et de marketing. C'est un immense pas vers la fin du système représentatif. Et ceci est la fatalité du politique actuel - que partout celui qui mise sur le spectacle périra par le spectacle. Et ceci est valable pour les «citoyens» comme pour les politiciens. C'est la justice immanente des media. Vous voulez le pouvoir par l'image ? Alors vous périrez par le retour-image. Le carnaval de l'image est aus-

si l'(auto)cannibalisation par l'image.

Mais il ne faut pas conclure trop vite de la dégradation des mœurs politiques américaines au déclin de la puissance. Il y a derrière cette mascarade une stratégie politique de grande envergure (certainement non délibérée, ceci supposerait une trop grande intelligence), qui dément nos éternelles illusions démocratiques. En élisant Schwarzenegger (ou encore dans l'élection truquée de Bush en 2000), dans cette parodie hallucinante de tous les systèmes de représentation, l'Amérique se venge à sa façon du mépris dont elle est l'objet. C'est par là qu'elle fait la preuve de sa puissance imaginaire, car dans cette fuite en avant dans la mascarade démocratique, dans cette entreprise nihiliste de liquidation des valeurs et de simulation totale, plus encore que sur le terrain de la finance et des armes, nul ne peut l'égaliser, et elle aura longtemps plusieurs longueurs d'avance. Cette forme extrême, empirique et technique, de dérision et de profanation des valeurs, cette obscénité radicale et cette impiété totale d'un peuple, par ailleurs «religieux», c'est cela qui fascine tout le monde, c'est cela dont nous jouissons à travers même le rejet et le sarcasme : de cette vulgarité phénoménale, d'un univers (politique, télévisuel) enfin ramené au degré zéro de la culture. Et c'est aussi le secret de l'hégémonie mondiale.

Je le dis sans ironie, et avec admiration : c'est ainsi, par la simulation radicale, que l'Amérique domine le reste du monde, à qui elle sert de modèle, et en même temps se venge du reste du monde qui, en termes symboliques, lui est infiniment supérieur. Le challenge de l'Amérique est celui d'une simulation désespérée, d'une mascarade qu'elle impose au reste du monde, jusque dans le simulacre désespéré de la puissance militaire. Carnavalisation de la puissance. Et ce défi là ne peut pas être relevé : nous n'avons ni finalité, ni contre-finalité à lui opposer.

D'autant plus que, dans cette fonction hégémonique, le pouvoir est une configu-

ration mouvante qui métabolise n'importe quels éléments à son profit. Sa structure opaque peut être faite d'innombrables particules intelligentes. C'est comme un corps dont les cellules se renouvellent sans qu'il cesse d'être le même. Ainsi bientôt chaque élément de la nation américaine, comme par transfusion sanguine, sera venu d'ailleurs. L'Amérique sera devenue noire, indienne, hispanique, portoricaine, sans cesser d'être l'Amérique. Elle sera même d'autant plus mythiquement américaine qu'elle ne le sera plus «authentiquement». Et d'autant plus fondamentaliste qu'elle n'aura plus de fondement (si même elle en a jamais eu, puisque même les Pères fondateurs venaient d'ailleurs). Et d'autant plus intégriste qu'elle sera devenue, dans les faits, multiraciale et multiculturelle. Et d'autant plus impérialiste qu'elle sera dirigée par les descendants des esclaves. Ainsi va le pouvoir. Cette mascarade mondiale de la puissance passe par des phases successives. C'est tout d'abord l'Occident qui plaque sur le monde entier, au nom de l'universel, ses modèles politiques et économiques, son principe de rationalité technique. Ça, c'était l'essence de sa domination, mais pas encore sa quintessence.

Sa quintessence, c'est, au-delà de l'économique et du politique, l'emprise de la simulation, d'une simulation opérationnelle de toutes les valeurs, de toutes les cultures - et c'est là que s'affirme aujourd'hui l'hégémonie. Non plus par l'exportation des techniques, des valeurs, des idéologies, mais par l'extrapolation universelle d'une parodie de ces valeurs.

C'est sur un simulacre de développement et de croissance que s'alignent les pays sous-développés, c'est d'un simulacre de démocratie qu'ils tiennent leur indépendance, et c'est d'une réhabilitation fantôme dont rêvent toutes ces cultures en voie de disparition. - tous fascinés par le même modèle universel (dont l'Amérique d'ailleurs, tout en escomptant les bénéfices, est la première victime). Ainsi, *après avoir imposé sa domi-*

nation par l'Histoire, l'Occident impose désormais son hégémonie par la FARCE de l'Histoire.

Carnaval / Cannibal

Selon la fameuse formule de Marx sur l'histoire qui se produit d'abord comme événement authentique pour se répéter comme farce, on peut concevoir la modernité comme l'aventure initiale de l'Occident européen, puis comme une immense farce qui se répète à l'échelle de la planète, sous toutes les latitudes où s'exportent les valeurs occidentales (techniques, économiques, politiques ou religieuses). Cette «carnavalisation» passe par les stades historiques de l'évangélisation, de la colonisation, de la décolonisation et de la mondialisation.

Ce qu'on voit moins, c'est que cette hégémonie, cette emprise d'un ordre mondial dont les modèles - non seulement techniques et militaires, mais culturels et idéologiques - semblent irrésistibles, s'accompagne d'une réversion par où cette puissance est lentement minée, dévorée, «cannibalisée» par ceux là mêmes qu'elle carnalise.

Le prototype de cette cannibalisation silencieuse, sa scène primitive en quelque sorte, serait cette messe solennelle de Recife, au Brésil, au 16ème siècle, où les évêques venus tout exprès du Portugal pour célébrer leur conversion massive, furent dévorés par les Indiens par excès d'amour évangélique (du cannibalisme comme forme extrême de l'hospitalité). Victimes de cette mascarade évangélique, les Indiens la reprennent spontanément à leur compte, en absorbant physiquement ceux qui les ont absorbé spirituellement.

C'est cette double forme carnavalesque et cannibalique qu'on voit partout répercutée à l'échelle mondiale, avec l'exportation de nos valeurs morales (droits de l'homme, démocratie), de nos principes de rationalité économique, de croissance, de performance et de spectacle. Partout repris avec plus ou moins d'enthousiasme, mais par tous ces peuples «sous-dévelop-

ppés», donc terrain de mission et de conversion forcée à la modernité. Plus encore qu'exploités et opprimés : tournés en dérision, transfigurés en caricature des blancs - voués à une caricature de l'universel.

Évidemment ils singent en retour les Blancs qui les prennent pour des singes. D'une façon ou d'une autre, ils renvoient cette dérision multipliée à ceux qui la leur infligent, ils se font la dérision vivante de leurs maîtres, comme dans un miroir déformant, piégeant les Blancs par leur double grotesque. Illustration magnifique de tout cela dans les *Maîtres-Fous*, de Jean Rouch, où les Noirs, ouvriers à la ville, se rassemblent le soir dans la forêt pour parodier et exorciser, dans une sorte de transe, leurs maîtres occidentaux : le patron, le général, le conducteur de bus.

Ce n'est pas un acte politique ni une révolte à proprement parler, c'est un acte sacrificiel qui stigmatise la domination par ses signes mêmes.

On peut d'ailleurs se demander si ces Blancs-là, le patron, le flic, le général, ces Blancs «d'origine» ne sont pas déjà des figures de mascarade, s'ils ne sont pas déjà une caricature d'eux-mêmes – se confondant avec leurs masques. Peaux noires et masques blancs.

Les Blancs se seraient ainsi carnavalesés, et donc cannibalisés eux-mêmes longtemps avant d'avoir exporté tout cela dans le monde entier. C'est la grande parade d'une culture saisie par la débauche et s'offrant elle-même en pâture : dévoration d'elle-même, dans la consommation de masse et de tous les biens possibles. En ajoutant à cette farce l'autre dimension dont parlait

W. Benjamin, selon laquelle l'humanité réussit aujourd'hui à faire de sa pire aliénation une jouissance esthétique et spectaculaire. Ce grand show collectif par où l'Occident s'affuble non seulement des dépouilles de toutes les autres cultures, dans ses musées, dans sa mode et dans son art, mais aussi des dépouilles de sa propre culture. Nous y assistons tous les jours. (L'

art y joue d'ailleurs pleinement son rôle : Picasso s'annexe le meilleur d'un art «primitif», et l'artiste africain recopie aujourd'hui Picasso dans le cadre d'une esthétique internationale).

Si toutes les populations affublées des signes de la blancheur et de toutes les techniques venues d'ailleurs en sont en même temps la parodie vivante, si elles en sont la dérision, c'est que celles-ci, la blancheur et ses valeurs, sont tout simplement dérisoire, mais que nous ne pouvons plus le voir. C'est dans leur extension à l'échelle mondiale que se révèle la supercherie des valeurs universelles.

S'il y a bien eu un événement premier, historique et occidental, de la modernité, nous en avons épuisé les effets, et elle a pris pour nous-mêmes une tournure fatale, une tournure de farce. Mais la logique de la modernité voulait que nous l'imposions au monde entier, que le fatum des Blancs soit celui de la race de Caïn, et que nul n'échappe à cette homogénéisation, à cette mystification de l'espèce.

Lorsque les Noirs tentent de se blanchir, ils ne sont que le miroir déformé de la négrofication des Blancs, auto mystifiés dès le départ par leur propre maîtrise. Ainsi tout le décor de la civilisation moderne multiraciale n'est-il qu'un univers en trompe-l'œil où toutes les singularités de race, de sexe, de culture, auront été falsifiées jusqu'à devenir une parodie d'elles-mêmes.

Si bien que c'est l'espèce entière qui, à travers la colonisation et la décolonisation, s'auto parodie et s'autodétruit dans un gigantesque dispositif de violence mimétique où s'épuisent, aussi bien les cultures indigènes que l'occidentale.

Car l'occidentale ne triomphe en aucune sorte: elle y a depuis longtemps perdu son âme.

Si on reprend la profonde parabole de Borgès sur le peuple des Miroirs, où les vaincus, relégués de l'autre côté des miroirs, sont réduits à la ressemblance, à n'être plus que l'image reflet de leur vainqueur, on peut ajouter que, toujours selon

Borgès, ils se mettent peu à peu à leur ressembler de moins en moins et, un jour, ils refranchiront le miroir dans l'autre sens et mettront fin à l'hégémonie de l'Empire. Mais si on envisage ce qui se passe réellement dans cette confrontation planétaire, on voit que les peuples asservis, loin de ressembler de moins en moins à leurs maîtres, du fond de leur esclavage, et de prendre leur revanche libératrice, se sont, mis au contraire à leur ressembler de plus en plus, à exagérer grotesquement leur modèle, en surenchérissant sur les signes de leur servitude, sur la panoplie occidentale - ce qui est une autre façon de se venger.

En se pliant à cette même dynamique mondiale et en l'exagérant de multiples façons, tous ces pays qu'on voudrait « émergents » envahissent subrepticement la sphère occidentale, non pas selon un modèle concurrentiel, mais comme une lame de fond. Et ceci de multiples façons : sous forme d'infiltration virale - c'est tout le problème de l'immigration mondiale, plus ou moins clandestine (les hispanos sont en train littéralement de cannibaliser les États-Unis). Mais aussi sous la forme actuelle de la terreur, véritable virus filtrant (faite d'ailleurs à la fois de terreur et de contre-terreur) - abréaction violente à cette même domination et qui la déstabilise de l'intérieur. L'ordre mondial est cannibalisé par la terreur.

C'est toute la blancheur qui enterre la négritude sous les traits du Carnaval. Et c'est toute la négritude qui absorbe la blancheur sous les traits du Cannibale.

Cannibalisation contre carnavalisation - il semble que par un immense dérapage anthropologique, toute l'espèce se soit fourvoyée dans cette mascarade.

C'est le paradoxe des valeurs universelles. Tous ces mouvements sociaux et politiques, cette longue histoire de pouvoir et de contre-pouvoir, toute cette culture moderne occidentale a pu, dans sa cohérence même, constituer un moment historique et faire figure d'évènement original.

Mais elle n'aurait jamais dû sortir de

son ordre. Or cela elle ne le pouvait pas, elle ne pouvait échapper à cette extrapolation violente, parce que, de par son aspiration même à l'universel, elle portait en elle-même sa propre dénégation. Le ressac de cet immense mouvement est en train d'avoir lieu, sous forme de décomposition accélérée de l'universel. Et la mondialisation n'est rien d'autre que le théâtre de cette décomposition - de cette farce consécutive à l'histoire.

D'autre part, la civilisation occidentale avait elle aussi à se venger. Elle avait à se venger sur les autres de la perte de ses propres valeurs (on sous-estime la jalousie féroce, mêlée de nostalgie, d'une culture désenchantée, pour toutes les cultures singulières). Et elle continue de le faire dans le cadre de la mondialisation, qui est profondément, par delà son opération technique, une gigantesque entreprise, par le consensus ou par la force, de liquidation symbolique de toutes les valeurs.

Le défi de la nullité

Après le sacrifice de la valeur, après le sacrifice de la représentation, après le sacrifice de la réalité, ce qui caractérise aujourd'hui l'Occident, c'est le sacrifice délibéré de tout ce par quoi un être humain garde quelque valeur à ses propres yeux.

Le potlatch des terroristes contre l'Occident, c'est celui de leur propre mort. Notre potlatch à nous, c'est celui de l'indignité, de l'impudeur, de l'obscénité, de l'avilissement, de l'abjection. C'est tout le mouvement de notre culture - c'est là où nous faisons monter les enchères. Notre vérité est toujours du côté du dévoilement, de la désublimation, de l'analyse réductrice - c'est la vérité du refoulé - de l'exhibition, de l'aveu, de la mise à nu - rien n'est vrai s'il n'est désacralisé, objectivé, dépouillé de son aura, traîné sur scène. Indifférenciation des valeurs, mais aussi indifférence à nous-mêmes. Si nous ne pouvons pas mettre en jeu notre propre mort, c'est que

nous sommes déjà morts. Et c'est cette indifférence et cette abjection que nous lançons aux autres comme un défi : le défi de s'avilir en retour, de nier leurs propres valeurs, de se mettre à nu, de se confesser, d'avouer - bref de répondre par un nihilisme égal au nôtre. Nous essayons bien de leur arracher tout cela de force, par l'humiliation dans les prisons d'Abou-Ghraïb, par l'interdiction du voile dans les écoles, mais ça ne suffit pas à notre victoire : il faut qu'ils y viennent d'eux-mêmes, qu'ils se sacrifient eux-mêmes sur l'autel de l'obs-cénité, de la transparence, de la pornographie et de la simulation mondiale. Qu'ils perdent leurs défenses symboliques et prennent d'eux-mêmes le chemin de l'ordre libéral, de la démocratie intégrale et du spectaculaire intégré.

Dans ce sens on peut envisager avec Boris GROYS l'hypothèse du double potlatch : le potlatch occidental de la nullité, de l'auto avilissement, de la honte, de la mortification, opposé au potlatch terroriste de la mort . Mais ce sacrifice délibéré par l'Occident de toutes ses valeurs, de tout ce par quoi une culture a quelque valeur à ses propres yeux, dans cette prostitution de soi jetée à la face de l'Autre comme arme de dissuasion massive - séduction par le vide et défi à l'Autre (l'Islam, mais aussi le reste du monde) de se prostituer en retour, de se dévoiler, de livrer tous ses secrets et de perdre toute souveraineté - cet immense autodafé constitue-t-il une véritable réponse symbolique au défi des terroristes ? (Ne parlons pas de la guerre, ni de la lutte «contre le Mal», qui, elles, sont l'aveu d'une impuissance totale à répondre symboliquement au défi de la mort).

Potlatch contre potlatch - l'un balance-t-il l'autre ? On peut penser que l'un est un potlatch par excès (celui de la mort), l'autre un potlatch par défaut (celui de l'auto-dérision et de la honte). Dans ce cas, ils ne se répondent pas exactement et il faudrait parler d'un potlatch asymétrique. Ou bien faut-il penser qu'en fin de compte, nulle forme, pas même celle du défi de la mort,

du sacrifice extrême, ne peut être tenue pour supérieure, et donc renvoyer l'un et l'autre à leur délire respectif ?

Tout l'enjeu de la confrontation mondiale est là - dans cette provocation à l'échange généralisé, à l'échange effréné de toutes les différences, dans le défi aux autres cultures de s'égaliser à nous dans la dé-culturation, dans le ravalement des valeurs, dans l'adhésion aux modèles les plus désenchantés. L'enjeu de cette confrontation n'est pas exactement un «choc de civilisations», mais il n'est pas non plus économique ou politique, et il ne met en jeu qu'en apparence aujourd'hui l'Occident et l'Islam. En profondeur, c'est un duel, et son enjeu est symbolique - celui d'une liquidation physique et mentale, d'une carnavalesation universelle que l'Occident impose au prix de sa propre humiliation, de son expropriation symbolique - contre toutes les singularités qui lui résistent. Défi contre défi ? Potlatch contre potlatch ? Est-ce que la stratégie d'une mort lente, d'une mortification systématique est égale à l'enjeu d'une mort sacrificielle ? Cette confrontation peut-elle avoir une fin, et quelles peuvent être les conséquences d'une victoire de l'une sur l'autre ?

La réponse à la domination est connue : c'est la révolte de l'esclave, la lutte de classes, toutes les formes historiques de révolte et de révolution - toutes les métamorphoses du travail du négatif. L'Histoire, telle que nous l'avons connue, et réécrite au fur et à mesure de son évolution vers une fin idéale. Mais la réponse à l'hégémonie n'est pas aussi simple : irrédentisme, dissidence, antagonisme, abréaction violente - mais aussi fascination et ambivalence totale. Car nous sommes tous partie prenante de cette hégémonie (différente en cela de la claire distinction des dominants et des dominés).

D'où à la fois une résistance vitale, viscérale à l'échange généralisé, à l'équivalence et à la connexion totales, à la grande prostitution et une attraction vertigineuse pour cette foire technologique, cette mascarade spectaculaire, cette nullité. Car, au

fond, cette apogée de la puissance mondiale, c'est aussi l'apothéose du négatif, le triomphe de la résignation et du renoncement de l'espèce à ses propres valeurs. Rien de plus passionnant que ce vertige - non plus le travail du négatif, mais le vertige de la dénégation et de l'artifice ! D'où cette double postulation insoluble : faire échec à cette puissance mondiale et s'y abandonner. Ambivalence que nous éprouvons tous à chaque instant et qui est le miroir en chacun de nous de l'antagonisme mondial.

De l'irrédentisme du reste du monde

Mais il existe d'autres formes plus politiques de cette mouvance hostile aux modèles occidentaux. Tous ces pays qu'on veut acculturer de force aux principes de rationalité économique et politique, au marché mondial et à la démocratie, à un principe universel et à une histoire qui n'est pas la leur, dont ils n'ont ni les fins ni les moyens (et d'ailleurs nous, les Occidentaux, les maîtres du monde, est-ce que nous en avons nous-mêmes encore les fins et les moyens? Est-ce que nous sommes encore à la mesure de cette entreprise universelle de maîtrise, qui semble aujourd'hui nous dépasser de toutes parts et fonctionner comme un piège dont nous sommes les premières victimes?) - tous ces pays qui sont le reste du monde, on a bien l'impression (au Brésil par exemple) qu'ils ne seront jamais acculturés à ce modèle exogène de calcul et de croissance, qu'ils y sont allergiques en profondeur.

L'Histoire elle-même est un produit d'exportation occidental. Nous refilons aux autres un désir d'histoire (à travers les conflits de nations, les institutions internationales, l'accession au marché mondial), au moment où pour nous, de fait, l'histoire est finie, au sens où elle se déroule toute seule, en pilotage automatique et le plus souvent en boucle. Pour nous le miroir de l'histoire, la continuité de l'histoire est brisée, nous vivons dans une actualité immé-

diante et désincarnée, où nous ne nous donnons plus d'autre mal, selon la formule de Dostoïevski, que de prolonger l'histoire, ou plutôt la fin de l'histoire, immergés dans cette banalité euphorique dont Heidegger dit qu'elle est la seconde chute de l'homme. Mais les autres, ceux qui n'ont pas connu ce stade historique, ce stade du miroir, ne peuvent que vouloir en jouir à leur tour - rêver de cette puissance occidentale en laquelle culmine tout ce qui a pris forme d'histoire, et éventuellement rêver d'en détruire les symboles et de se dresser contre elle. C'est une étrange situation que celle de tous ces peuples qui en même temps rêvent d'entrer dans l'histoire, ou plutôt aujourd'hui dans cette zone pacifiée, sécurisée, extraterritoriale, du libre échange universel, dans cet ordre mondial du Welfare dont l'Amérique est évidemment le modèle, et en même temps y résistent. Double postulation contradictoire, dont la Turquie est un bel exemple : entrer dans l'Europe, c'est, pour les turcs, sortir d'une structure archaïque pour entrer dans la modernité, c'est intégrer l'univers technique, celui de la consommation et de la simulation, de l'échange cosmopolite des signes et de la liberté formelle d'en user à leur guise. Et en même temps, partageant une critique radicale de cette économie politique, une dénonciation de cette culture qui les fascine et demeurant profondément allergiques à ce principe d'échange et de circulation indifférenciée qui exige le sacrifice de leurs traits culturels propres.

Et au fond, si on y regarde bien, nous en sommes tous là en tant qu'individus au cœur même des sociétés modernes - nous vivons tous d'une aspiration irrésistible à cette société de signes et de simulacres qui est celle de la fin de l'histoire, et d'une résistance profonde à cet asservissement volontaire. Si bien que rétrospectivement on peut se demander si toute cette histoire, toute cette raison occidentale et cette modernité ont vraiment eu lieu, ou bien si tout cela n'est plus que la parodie d'un événement qui aurait eu lieu, mais dont nous ne

faisons plus que nous partager les dépouilles. Ce serait cette «farce» de l'histoire dont parle Marx, dont nous rendons complices ceux mêmes qui n'en ont pas profité. L'histoire qui se répète tourne à la farce. Mais la farce qui se répète finit par faire une histoire. Ce qui signifie qu'à force de se répéter et de se redoubler, les simulacres mêmes finissent par constituer notre destin matériel - la seule échéance à laquelle nous ayons droit désormais. (et peut-être même la seule vérité rétrospective de l'histoire qui, dans cette hypothèse, n'aurait même pas attendu de se répéter pour devenir farce.)

On peut parler dans ce sens du caractère éphémère, instable et réversible de la modernité (et de la réalité en général), et d'un taux différent d'universalisation des valeurs rationnelles et du principe de réalité.

Il ne faut pas croire que la réalité soit équitablement répartie à la surface du globe, comme si on avait affaire à un monde-objectif égal pour tous. Des zones, des continents entiers peut-être, n'ont pas encore vu poindre le réel et son principe : ils sont sous-développés dans ce sens générique, bien plus profond que l'économique, le technique ou le politique. Le monde occidental, après avoir traversé un stade (historique) de la réalité, est entré dans le stade (virtuel) d'une ultra-réalité. A l'inverse, une majorité du «reste du monde» n'est même pas arrivé à ce stade de la réalité et de la rationalité (économique, politique etc.). Entre les deux, il y a des zones de réalité, des interstices, des alvéoles, des lambeaux de réalité qui survivent au cœur de la mondialisation et de l'hyper réalité de ses réseaux - un peu comme les lambeaux de territoire qui flottent à la surface de la carte, dans la fable de Borgès. On pourrait parler d'un indice de réalité, d'un taux de réalité sur cette planète, dont on pourrait faire la cartographie, comme celle des taux de natalité ou de pollution atmosphérique.

Reste à savoir si ce sous-développement est une malédiction ou le contraire. On peut se poser la question quand on con-

sidère les zones avancées, hyper modernes, les nôtres, qui sont déjà loin au-delà de la réalité, qui l'ont dévorée en quelque sorte, dans l'intervalle de deux siècles, comme n'importe quel combustible minéral ou gisement naturel (d'ailleurs l'épuisement de la réalité va de pair avec l'épuisement des ressources naturelles). Zones hyper réelles, sublunaires encore, mais déjà extra-terrestres, à la fois mondialisées et déterritorialisées.

Ce qui s'oppose à l'hégémonie mondiale ne peut donc plus être ce qui s'opposait à l'oppression traditionnelle. Ce ne peut plus être que quelque chose d'imprévisible, d'irréductible à cette terreur préventive de la programmation, de la circulation forcée, d'irréductible à cette terreur blanche de l'ordre mondial. Quelque chose d'antagonique au sens littéral, qui fasse brèche dans cette agonie occidentale. Qui fasse événement dans la monotonie de l'ordre mondial de la terreur. Qui réintroduise une forme d'échange impossible dans cet échange généralisé.

Donc une révolte qui vise la dérégulation systématique sous le couvert d'une convivialité forcée, qui vise l'organisation intégrale de la réalité.

A l'ordre intégral répond une révolte intégrale, et non plus seulement une conflictualité dialectique. A ce point, c'est quite ou double : le système vole en éclats et emporte l'universel dans sa désintégration. Il est donc vain de vouloir restaurer des valeurs universelles à partir des débris du mondial. Le rêve d'une universalité retrouvée (mais a-t-elle jamais véritablement existé ?) qui puisse faire échec à l'hégémonie mondiale, le rêve d'une réinvention du politique et de la démocratie et, en ce qui nous concerne, le rêve d'une Europe porteuse d'un modèle alternatif de civilisation opposé à l'hégémonie libérale - ce rêve est sans espoir. Une fois brisé le miroir de l'universel (qui est un peu le stade du miroir de notre modernité), il ne reste que des fragments - des fragments épars. La globalisation entraîne automatiquement, et dans le même mouvement, une fragmentation,

une discrimination de plus en plus profonde - et notre destin est celui d'un univers qui n'a plus rien d'universel - fragmentaire et fractal - mais qui laisse sans doute le champ libre à toutes les singularités, les pires comme les meilleurs, les plus violentes comme les plus poétiques.

D'ailleurs, que le concept d'universel est le produit spécifique, à l'intérieur de l'espèce humaine, d'une certaine civilisation, dite occidentale, et, à l'intérieur de cette culture, d'une minorité privilégiée, d'une intelligentsia moderne qui s'est vouée à l'édification philosophique et technique du genre humain. Mais que peut bien signifier ce concept, non seulement en dehors de l'espèce humaine (il est irrelevante du côté du règne animal, végétal, cosmique, de l'inhumain en général), mais aussi bien dans les grandes cultures autres que la nôtre (archaïques, traditionnelles, ou encore orientales ou extrême-orientales, qui n'ont même pas de terme pour le dire), ou bien encore dans nos propres sociétés, en dehors des classes cultivées et civilisées, où l'humanisme et les principes universels sont devenus héréditaires - que veut dire l'universel aux yeux des immigrés, des populations en friche, des zones entières de fracture et d'exclusion dans nos propres sociétés «surdéveloppées» ? Et même dans cette frange privilégiée, dans cette mondialité high-tech, que veut dire l'universel pour tous ces «corporate people», tous ces groupes ou individus plus performants les uns que les autres, selon une évolution à la fois mondiale, et de plus en plus corporatisée, isolationniste, protectionniste?

Contrairement à ce que dit Emmanuel Kant, le ciel étoilé se rit bien de cette loi universelle, mais le cœur des hommes aussi bien : non seulement les êtres vivants, mais l'immense majorité des êtres humains ne lui a jamais obéi.

Et ceux qui prétendent y obéir font heureusement passer leurs passions singulières avant toute autre finalité idéale - c'est sans doute là, en dépit du concept, une façon plus authentique d'être «humain».

Croient-ils eux-mêmes à cette finalité idéale ? Nul ne le sait, la seule chose sûre est qu'ils prétendent y faire obéir les autres.

Le discours de l'universel décrit donc une spirale tautologique : il est tenu par l'espèce qui se tient pour supérieure à toutes les autres, et, à l'intérieur de cette espèce, par une culture qui se pense supérieure à toutes les autres, et, dans cette culture, par une minorité qui se tient pour détentrice des fins morales et universelles, et qui constitue une véritable féodalité «démocratique».

Quoi qu'il en soit, il y a une inconséquence majeure à continuer de tenir partout un discours de référence qui est celui de l'universel, alors qu'il n'a plus de sens ni d'effet nulle part - ni du côté de la puissance mondiale ni du côté de sa mise en échec.

Pour relativiser notre concept d'universel : Plus le monde se mondialise, plus la discrimination se fait féroce. Les deux univers, l'hyper réel et l'infra réel s'interpénètrent en apparence, mais s'éloignent l'un de l'autre à des années-lumière. Les mêmes espaces géographique voient coexister la pire misère et les ghettos de luxe - les favelas de Rio et les condominiums pétroliers d'Arabie Saoudite ne sont que des cas extrêmes, en fait c'est toute la planète qui s'organise selon ce principe d'une discrimination définitive. Déchirure de l'universel. Et ce que peuvent être les conséquences de cette déchirure, les convulsions qui en résulteront, nous n'en savons rien - sinon qu'à une discrimination aussi violente ne peut répondre qu'une forme de plus en plus violente de rétorsion - abréaction extrême à cette situation d'échange impossible.

C'est-à-dire un affrontement qui n'est plus exactement politique, mais métaphysique et symbolique au sens fort. Et un affrontement, une fracture qui ne passe pas seulement au cœur de la puissance dominante, mais au cœur de nos existences individuelles .